

XYZ. La revue de la nouvelle

La sanguinaire

Anaïs Gachet



Numéro 140, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92189ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gachet, A. (2019). La sanguinaire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (140), 75–77.

La sanguinaire

Anaïs Gachet

AU CROISEMENT de deux saisons indécises, Montréal explose. Ça pue l'indolence dans les rues, ça sent le basilic sur les balcons. Sur la rue Gilford, la façade du 800 abdi que face au lierre grim pant; à l'étage, Elsa a ouvert les fenêtres pour laisser les rideaux s'envoler. C'est drôle, quand ils s'engouffrent dans le vide, leur valse s'accorde au rap qu'elle écoute en boucle, beaucoup trop fort.

*Une partie de tout homme la force manipule,
d'un rien il suffit pour que l'être bascule.*

Depuis dix minutes, la faïence froide de la cuisine sous les fesses, elle fixe le plafond. Étendue à même le sol, Elsa s'enfonce dans le doux néant du juste avant. Ses boucles noires auréolent sa tête de tentacules innocents, son doigt dessine d'infimes cercles au creux de son nombril. Dans cette grotte où l'ego se recroqueville quand il n'en reste que des miettes. L'index fouille, ne trouve rien, et fouille encore. Dans une heure, elle sera un peu plus vivace, mais pour l'instant, elle protège sa fêlure. Toujours le même rituel, elle attend.

Elle n'était encore qu'une gamine quand le carreau s'est fendu. Juste ici sous sa fesse gauche, une fine entaille dessine deux rectangles irréguliers. C'était un samedi soir de janvier, ses parents avaient invité un couple d'amis à manger. Une raclette. C'est ce qu'ils font pour entretenir sans effort leurs fades amitiés. Son père dispose soigneusement le fromage, la charcuterie et les cornichons sur une planche en bois pendant que sa mère fait cuire les patates et qu'Elsa danse dans sa chambre. Ses parents s'amusaient souvent à dire qu'elle

dansait avant même de savoir marcher, « on ne sait pas où elle a pris ça parce que, nous, on n'a aucun sens du rythme ! » et ils riaient en se caressant les cuisses. En général, ils enchaînaient en racontant la fois où ils étaient rentrés complètement saouls d'une soirée en dansant sur l'avenue du Mont-Royal. Son père dansait tellement mal qu'une voiture s'était arrêtée pour leur proposer de l'aide, croyant qu'il avait un malaise. Ça les faisait beaucoup rire et ils se touchaient de plus belle en se regardant dans le blanc des yeux. La scène était sordide, mais Elsa la préférait aux assiettes qui volent et se fracassent contre les murs quand ça va mal. C'était au choix.

Les amis avaient des jumeaux d'un an et demi affichés en fond d'écran sur leur cellulaire et un sourire niais quand ils les regardaient. Les parents d'Elsa ne les voyaient plus beaucoup depuis qu'ils avaient décidé de déménager à Blainville l'an passé. C'était une autre planète pour sa mère qui n'avait jamais quitté le Plateau. Même son père, Torontois déraciné, pourtant habitué aux kilomètres, trouvait ça « *too far* ». Au fond, chacun savait que la distance importait peu et que c'était le choix d'aller vivre en banlieue qui les avait éloignés. Ce couple parfait avait quitté vie mondaine, jobs et amis pour offrir une vie meilleure à leurs enfants, alors que les parents d'Elsa, eux, n'avaient jamais voulu d'enfant. Tout au long de la soirée s'était élevé entre eux un mur d'incompréhension bétonné de mépris. Le vin n'avait pas aidé. C'est lorsqu'ils avaient ouvert le troisième *fruité et généreux* que ça avait dérapé. La petite n'y comprenait rien, mais en saisissait pas mal. Comme quand l'amie avait chuchoté à son mari que « dans les couples fusionnels comme ça, il n'y a pas de place pour un enfant », tout en caressant la joue d'Elsa du bout des doigts. Ou quand sa mère avait reproché à l'amie d'un peu trop jouer à la « psy sur les bords ». Pour Elsa, ça sonnait comme un village du sud de la France près de chez sa grand-mère, elle s'était demandé s'il y avait la mer à Psy-sur-les-Bords, et si elle pourrait bientôt retourner dans sa chambre, regarder *Save the Last Dance* pour la dixième fois

La petite a grandi toute seule, comme le lierre sur sa maison. Aujourd'hui, elle a atteint des sommets et cache parfaitement sa face décrépite. Vainqueur d'une vingtaine de compétitions, dans une heure elle participera au plus grand *battle* de hip-hop du Canada sous le nom maintenant bien connu et redouté de la Sanguinaire. Toujours allongée sur la fêlure, dans l'attente d'une sérénité qu'elle sait enfouie quelque part, à moins d'une heure du combat, elle repense au soir où la faïence s'est brisée. Il y a plus de dix ans, juste avant le dessert.

Elle se souvient du silence glacial avant la dispute sanglante. C'était la faute à la raclette. Au moment de débarrasser la table, sa mère avait trébuché en transportant l'appareil et la pierre qui le recouvrait s'était fracassée sur le sol de la cuisine. Elle se souvient des phrases assassines qui ont suivi, sa mère parlant d'une « simple fêlure », son père la traitant de « *failure* ». Elle se souvient de la peau douce de l'amie l'attrapant par la main pour l'accompagner dans sa chambre, croyant la mettre à l'abri des envolées lyriques. Dans la bibliothèque, elle avait pris un livre au hasard pour lui raconter une histoire : *La faune et la flore du Québec*. Elsa se souvient de cette grande fleur aux longs pétales blancs et au milieu tout jaune à la page 34. Calmement, l'amie avait lu la phrase juste en dessous : « Plante médicinale amérindienne, à petite dose elle soigne aussi bien les bronchites que les maux de gorge ou la fièvre, mais attention, car à forte dose elle peut s'avérer mortelle. » Elle se souvient du nom de cette fleur écrit en majuscules en haut de la page 34, Elsa l'avait lu à voix haute : « *Sanguinaria canadensis*, aussi appelée la sanguinaire du Canada. »